

## « Théâtre arabe. Liban, 1847-1960 »

Anne-Marie Alonzo

---

Number 39, 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28638ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Cahiers de théâtre Jeu inc.

**ISSN**

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this review**

Alonzo, A.-M. (1986). Review of [« Théâtre arabe. Liban, 1847-1960 »]. *Jeu*, (39), 191–192.

l'on tient par la main, mais l'adulte curieux et soucieux de comprendre.) Les préfaces sont très variées de style et de contenu. On passe de la lettre passionnée à Racine de Sylvia Montfort au sujet du personnage de Phèdre, aux grandes mises en scène de *Tartuffe* (de Jouvet à Lassalle en passant par Ledoux, Planchon, Vitez...), inventaire théâtral de Guy Dumur, simple, efficace et bien articulé, qui sert de panorama de la mise en scène contemporaine.

Les commentaires sont plus... classiques. Pris en charge par des universitaires, tous spécialistes de théâtre, ils distribuent les principales réflexions en six rubriques (originalité, thématique, texte, réception, dramaturgie, citations) qui couvrent les aspects littéraire, psychologique, esthétique et théâtral, avec sérieux mais sans pédantisme.

D'ici juin 1986, près de vingt pièces de théâtre seront offertes au grand public. Molière est le grand favori de cette collection, avec dix titres, suivi de loin par Racine qui n'en a que quatre. Corneille, Marivaux et Beaumarchais n'ont qu'une seule présentation et le théâtre «étranger» est représenté par un Shakespeare et un Tchekhov.

Il est trop tôt pour apprécier l'accueil de cette collection, mais on peut, dès à présent, lui accorder un préjugé favorable: les intentions sont louables, les résultats estimables, et la présentation est honnête mais économe. On peut s'étonner du petit nombre de documents visuels (ce qui est peu conforme aux objectifs) à une époque où l'accès à la photographie, entre autres, est tout de même aisé, où le public est si friand d'images et où le sujet s'y prête particulièrement. Les impératifs économiques n'ont cependant pas empêché de miser sur la couverture qui reproduit toujours, en couleurs éclatantes, une mise en scène moderne, célèbre et expressive.

**gisèle barret**

## «théâtre arabe. liban, 1847-1960»



Étude de Joseph Khoueiri. Belgique, Éditions des Cahiers Théâtre Louvain, coll. «Arts du spectacle», 1984, 133 p., ill.

Je ne me souviens pas, bien qu'ayant passé mon enfance au Moyen-Orient, avoir assisté à des pièces de théâtre arabe. Le théâtre, pourtant, se faisait dans les rues, tous les jours, dans un pays où l'expression publique fait partie du quotidien. Car les pays arabes, en général, ont toujours été des maîtres dans l'art de la représentation. Une seule scène: la rue (ou les champs, suivant le moment), un seul thème: la vie (comprenant inévitablement l'amour, la mort, la politique, la religion, etc.) Chanteurs et chanteuses, conteurs et conteuses d'histoires, musiciens et musiciennes, peuples nomades de la parole et du spectacle, transportant avec eux leurs rythmes et coutumes, comme on emporte son pain.

Mais les pays arabes comme tant d'autres, occidentalisés, ont bâti des salles de théâtre, élevé des tréteaux et monté des

spectacles européens, russes, voire américains... en langue arabe. D'un côté, les spectacles populaires où triomphait Fairouz et sa troupe, de l'autre, un théâtre aride, intellectuel, si loin des «Maqamât» (formes de poèmes), et des «Cérémonies du Zikr» (derviches tourneurs) qui s'apparentaient aux représentations théâtrales telles que perçues par le public occidental.

Cette publication des *Cahiers Théâtre Louvain*, consacrée au théâtre libanais de 1847 à 1960, fait l'historique de la naissance de cet art au Liban. Convaincus que la poésie était une découverte de la pensée arabe, les hommes de lettres arabes traduisirent les ouvrages grecs en omettant le théâtre ou en n'en retenant que certaines formes de comédies. «Les Arabes sont le meilleur des peuples et leur art (la poésie) est l'art suprême. Ils se sont réservé l'art du verbe, rejetant toute servitude manuelle et toute aliénation professionnelle de leur corps», écrira un certain Ibn Rachiq dans *Umda*. Cette tirade, bien que flatteuse pour la poésie orientale, ne peut qu'étonner par son étroitesse xénophobe et faussement patriotique. À cause de réflexions de ce genre et de la lecture du Coran, le vrai théâtre arabe ne naquit que vers la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Le promoteur de cette «renaissance culturelle» fut un chrétien libanais: Maroun Naqqash.

Partant de là, Joseph Khoueiri trace l'histoire toute jeune et fort cahotique d'un art que l'Islam ne reconnaissait pas comme sien. *Théâtre arabe* nous raconte donc la vie de Naqqash, son travail de metteur en scène et de directeur de théâtre, ainsi que l'histoire des formes s'apparentant au théâtre avant la venue de Naqqash, c'est-à-dire les spectacles populaires et religieux. L'ouvrage décrit aussi les conjonctures socio-politiques du pays et raconte, finalement, la survie de ce théâtre arraché aux limbes après les efforts de Naqqash et de son fils et, en dernier lieu, la création d'un Centre d'art dramatique à

l'Université Libanaise.

Un document à lire donc, pour ceux et celles que le Liban fascine autant que le théâtre.

**anne-marie alonzo**